

Comment accédons-nous au monde ? Par nos sens, notre langage, nos affects... Mais en avons-nous seulement conscience ?

ous avons tous envie de découvertes ; elles représentent une bouffée d'air, un souffle de nouveauté, un chant inconnu qui vibre dans l'air frais, la promesse d'une nouvelle aube peut-être. Quelque chose comme la vie qui s'invite en nous. Mais qu'est-ce au juste que découvrir un monde ? Et avoir un monde, aussi, d'ailleurs ?

Le monde et l'environnement

Je reprends au biologiste et philosophe allemand J. Von Uexküll cette notion de monde (*Umwelt*) qui a révolutionné la biologie au début du 20° siècle. Il distingue le monde de l'environnement. L'environnement, c'est un monde qu'on veut connaître en soi, dans ses propriétés fondamentales, de façon neutre et objective. Un monde, c'est une façon spécifique pour l'être vivant de se rapporter à l'environnement. Façon qui dépend non seulement de notre appareil perceptif, mais aussi de nos intérêts et de nos actions à un moment donné, de nos affects et du sens que nous y mettons.

Un même environnement abrite ainsi des mondes perceptifs multiples, qui sont comme des bulles au centre

un monde

desquelles se tient un être vivant qui fait signifier cet environnement d'une façon singulière. Von Uexküll nous propose d'explorer le monde de la... tique en cherchant à l'envisager de son point de vue, en immersion. Pour elle, la forêt est une grande nuit noire dans laquelle ne brillent que trois flashs éclatants. Elle est sensible à la lumière, qui lui permet de monter le long d'une branche vers le soleil, à l'acide butyrique des animaux sur lesquels elle se laisse tomber, à la chaleur du sang qu'elle cherche à pomper. Elle peut rester dix-huit ans sans ressentir aucune de ces sensations : elle a donc aussi une temporalité qui nous est étrangère. Imaginez dix-huit ans sans aucune sensation : en l'est pas une vie!

Toi, t'as un monde, tu sais?

Il n'est pas si évident de savoir que nous avons un monde, de prendre conscience de ce à travers quoi nous regardons ce qui nous entoure, de ce que nous en sélectionnons de spécifique et de ce qui nous en échappe aussi par conséquent. La première grille de lecture, ce sont nos sens qui nous l'offrent. Que voyons-nous? Y a-t-il du réel au-delà de ce que nous en percevons? Comment les autres sens viennent-ils compléter la vue? Nous rendons-nous compte de l'empire qu'exerce ce sens sur les autres? Comment nous sommes plutôt pauvres en odeurs, pauvres en sons aussi? Que serait

un monde essentiellement olfactif? Comment un monde de sons prend-il sens pour nous?

Même si nous avons un appareil perceptif plutôt similaire, nous les humains, nous ne voyons pas tous la même chose. Notre regard s'arrête ou pas sur ce que nous sommes capables de voir. Et nous regardons avec un œil lui-même formé, informé. Depuis récemment, je regarde parfois en peintre, et c'est tout autre chose que je vois alors. Un rapport déroutant au visage connu où je comprends dans quelle inflexion légère de la paupière se niche la douceur d'un regard. Notre monde est aussi tissé par notre langue, la façon dont elle découpe le réel et l'organise. Nietzsche la décrivait comme une toile d'araignée qui couvre le réel, une toile dans laquelle on se prend parfois les doigts, quand on cherche à dire précisément. Mais on ne dit jamais le réel tel quel, pas même quand on prétend à l'objectivité, quand on fait de la science; on l'enrobe de nos mots, dans une bogue qui nous prive d'un contact direct.

La langue fabrique aussi un monde commun, comme nos sens. Une autre langue, c'est un autre monde. Quelle métaphysique produit une langue qui, comme le français, a une structure de phrase sujet-verbe-complément ? Une langue où on peut dire « je » ? Ce « je » nous apparaît alors comme une sorte de socle de gestes, de sentiments, d'expériences. Nous avons l'impression d'avoir une identité, une personnalité, quelque chose qui résiste au temps, qui est « je ». Mais quelle autre métaphysique et quel autre « sujet », produit une langue qui, comme le japonais, n'a pas de « je » ? Y est-on plus directement inclus dans ce qu'on nomme et cherche à connâtre ? Moins sûr de la fixité de notre identité, peut-être ?²

La langue, c'est aussi notre langue personnelle, les mots qui nous sont les plus familiers, les mots qu'on n'aime pas et qui, employés par d'autres, les désignent à notre attention comme étant précisément d'un autre monde. Comme le dit R. Barthes, « Bien souvent, c'est par le langage que l'autre s'altère ; il dit un mot différent, et j'entends bruire d'une façon menaçante tout un autre monde, qui est le monde de l'autre » (Fragments d'un discours amoureux, p. 56). Notre monde singulier, c'est alors aussi notre façon propre d'être dans la langue et de la faire signifier. « Je t'aime » par exemple, qu'est-ce que ça dit au juste pour moi ? Est-ce raisonnable, vraiment, d'imaginer qu'un autre « Je t'aime », serait-il en réponse au mien, dise bien la même chose ? Que dites-vous exactement quand vous dites « Je t'aime »? Le savez-vous seulement ?

Accéder à d'autres mondes ?

Comment accéder aux significations qu'une autre espèce confère à notre environnement commun ? C'est impossible! Ou plutôt ça n'est qu'une approximation. En éthologie, cette démarche a fait l'objet de réticences marquées. Mais on peut dire aussi qu'elle permet une rencontre plus

riche avec un animal que celle du laboratoire. Le chien de Pavlov est un chien amoindri. Vivre avec les éléphants pour les comprendre, comme le fait J. Poole, c'est autre chose que leur faire subir une expérience pour vérifier s'ils reconnaissent bien leur image dans un miroir, par exemple. C'est un autre pari aussi : celui de l'intérêt de la contamination des sujets, de leur rencontre réelle dans un vécu partagé, contre l'hygiénisme du labo, qui marque la coupure entre le sujet et l'objet d'étude. Dans la rencontre, il peut y avoir les plaisirs de la contamination : la joie d'emprunter un autre chemin que celui qui nous est évident pour voir un peu autrement, pour vivre un peu autre chose. On peut laisser la place à l'expérience ouverte, curieuse et accueillante, de la déroute.

A quoi pouvons-nous prêter attention pour découvrir un autre monde ? La première condition, c'est de ne pas projeter son monde à soi comme le seul monde, le monde commun, celui à partir duquel on entend ce que l'autre fait ou dit. A quoi l'autre est-il attentif ; qu'est-ce qui le touche, au juste ? Quel sens donne-t-il à son « Je t'aime » ? Barthes proposait de donner à ses amis la cartographier vos propres points de sensibilité ? Et le faire aussi pour celui/celle avec qui vous vivez ? Découvrir un monde, c'est en tout cas aussi s'intéresser aux lunettes à travers lesquelles nous le regardons. Regarder le regard, en quelque sorte. — Gaëlle Jeanmart

- Il existe, ai-je découvert récemment, une revue sonore, Le grain des choses.
- 2. Ce sont des hypothèses que fait le nipponologue A. Berque. Il renvoie à une structure de phrase peu fréquente en français pour nous faire sentir un peu mieux le rapport que le langue japonaise installe à soi : on parle parfois à la troisième personne pour se désigner alors en tant que quelque chose : « papa n'est pas content ». C'est en tant que père que cet affect s'éprouve. Le japonais a des formules proches de cette façon de découper son identité en quartiers, en « en tant que ». Notre langue nous invite davantage à globaliser et fixer notre identité. Quand nous disons que nous sommes timides ou extravertis, pourtant, ça n'est pas en soi, c'est en tant qu'élève par exemple et pas du tout en tant que footballeur, et dans des contextes très singuliers, quand on doit prendre la parole en public, pas quand nous nous lavons. La structure de notre langue provoque ainsi un décollement par rapport à l'expérience réelle de qui nous sommes en
- 3. « La résistance au bois n'est pas la même selon l'endroit où l'on enfonce le clou: le bois n'est pas isotrope. Moi non plus; j'ai mes "points exquis". La carte de ces points, moi seul la connais, et c'est d'après elle que je me guide, selon des conduites extérieurement énigmatiques; j'aimerais qu'on distribuât préventivement cette carte d'acupuncture morale à mes nouvelles connaissances (qui, du reste, pourraient l'utiliser aussi pour me faire souffrir davantage) » (Fragments d'un discours amoureux, p. 127).



Philocité, par Gaëlle Jeanmart, philosophe, maître de conférence à l'ULiège

88 Imagine - juillet - août 2022